

Aussi longtemps qu'il put se traîner, il fit son devoir chez son patron ; coûte que coûte, il fallait gagner le pain quotidien. Mais cette affreuse maladie, qui ne pardonne jamais, faisait des progrès rapides. A la fin tout travail lui devint impossible. Son emploi fut donné à un autre. Il vécut six mois encore, six mois de souffrances et de misère.

Cependant je m'étais mise à travailler ; on me donnait des ouvrages de couture à faire chez moi, ce qui me permettait d'être constamment près de mon mari, de le soigner. Je gagnais en moyenne deux francs par jour, en veillant fort tard. Mais qu'était-ce que cela pour une femme et un enfant avec un malade ? Ma santé s'affaiblissait, je m'épuisais.

Quand je vis approcher le dénouement fatal, j'écrivis à mon oncle ; je le suppliai de me donner un secours. Il ne me répondit même pas. Alors j'écrivis à ma tante et ensuite à ma sœur. Rien. Ah ! c'était bien vrai, je n'étais plus de leur famille, j'étais maudite !

J'engagea au Mont-de-Piété les quelques bijoux que je possédais pour faire enterrer mon pauvre mari. C'était l'année dernière, à la chute des feuilles.

Quel hiver mon enfant et moi avons passé ! Jamais de feu et souvent pas de pain. Et dans un travail ingrat j'usais ma vie, ma pauvre vie que je savais si précieuse pour mon enfant ! Il ne me reste plus qu'à vous dire, madame, comment et pourquoi mon fils et moi sommes ici.

— Ne vous fatiguez pas inutilement, ce que vous avez à me dire encore, je le sais, sœur Agathe me l'a appris. Mais quand expulsée de votre logis, vous vous êtes trouvée dans cette épouvantable détresse, n'avez-vous donc pas fait une nouvelle tentative auprès de vos parents afin de les apitoyer sur votre malheureux sort ?

La malade eut un sourire amer.

— J'ai encore écrit trois lettres à quelques jours de distance, répondit-elle.

— Et on ne vous a pas répondu ?

— Rien.

— C'est odieux !

— Mon oncle, ma tante et ma sœur ont un morceau de marbre à la place du cœur. Ah ! madame, s'écria-t-elle avec une flamme dans le regard, même s'ils le réclamaient, qu'on ne leur donne pas !

— Soyez tranquille, vous nous avez confié votre cher petit, nous le garderons et il restera ici jusqu'au jour où il sera placé dans une maison sûre où il apprendra à travailler afin d'être plus tard un homme utile. Et puis je tiendrai la promesse que je vous ai faite, si Dieu ne me rappelle pas trop tôt à lui, je veillerai sur l'avenir de votre fils et l'aiderai à tracer son chemin dans la vie.

Marceline Lebel saisit une des mains de Mme Clavière et la porta pieusement à ses lèvres. Le petit Edouard, qui était resté assez longtemps appuyé sur ses coudes, ses grands yeux intelligents fixés sur la dame en noir, venait de s'endormir, la tête posée sur le sein de sa mère.

Celle-ci tira de dessous son oreiller une enveloppe cachetée qu'elle tendit à Mme Clavière, en disant :

— Veuillez prendre ceci, madame.

— Qu'est-ce ?

— Un papier que j'avais préparé avant de me rendre à Boulogne et que je pensais remettre à la personne qui recevrait mon enfant. Sur ce papier, madame, j'ai écrit des indications qui, plus tard, pourront être utiles à mon fils. Je dis que sa naissance a été inscrite sur le registre de l'état civil de la mairie du XI^e arrondissement, qu'il a été vacciné ; je fais connaître l'église où il a été baptisé. Ensuite je nomme tous les membres de sa famille :

Son père, Jules-Ernest Lebel.

Moi, Edmée-Marceline Lebel, née Rondac.

Mon père, Edouard-Antoine Rondac.

— Ma mère, Jeanne-Eugénie Rondac, née Teissier.

Mon oncle, Robert Teissier.

— Ma tante, Adèle Teissier, née Lubert.

Ma sœur, Julie-Antoinette Rondac.

J'ajoute que ces derniers demeurent actuellement à Bordeaux. Je ne dis pas autre chose ; rien de ma malheureuse histoire, rien sur la situation de fortune de mes parents. Si mon fils a besoin de savoir un jour de quel famille il sort, ce papier pourra alors lui être remis et il sera renseigné.

Et si encore un jour, madame, vous jugez utile de lui faire connaître les malheurs de sa mère, vous pourrez lui raconter l'histoire de ma vie, qui aura été, hélas ! si courte pour lui.

Mme Clavière glissa le papier dans le corsage de sa robe.

Elle resta quelques instants encore avec la malade, puis elle l'embrassa et mit un baiser sur le front du petit Edouard, sans le réveiller, avant de les quitter pour aller faire, comme d'habitude, sa visite aux petits garçons et aux petites filles de la maison maternelle. Il était près de six heures lorsqu'elle sortit de l'établissement, péniblement impressionnée, et remonta dans son coupé pour revenir à Vauresson.

Elle se disait :

— Le docteur Abel ne lui donne plus que quelques jours à vivre, peut-être ne la reverrai-je plus. Pauvre mère ! Oh ! oui, je veillerai sur ton fils ! Tu peux mourir en paix !

VIII

NUIT BLANCHE

Il y avait encore dix ou douze personnes dans la rue, devant la propriété de Mme Clavière ; elles s'écartèrent pour permettre à la voiture de s'avancer contre le trottoir.

Pinguet, fort surpris de ce rassemblement, sauta à bas de son siège et ouvrit la portière du coupé ; la jeune femme, également étonnée, mit pied à terre. Les femmes la saluèrent en inclinant la tête, les hommes se découvrirent. Elle vit, en répondant à ces saluts, que ces gens étaient tristes et avaient l'air embarrassés. Elle allait sonner à la petite porte lorsqu'elle reconnut, en avant du groupe, la femme d'un ouvrier carrier qu'elle avait secourue pendant une assez longue maladie de son mari. Elle s'approcha de la femme.

— Que se passe-t-il donc ? lui demanda-t-elle ; pourquoi tout ce monde est-il ici ?

— Nous parlions du grand malheur.

— Un grand malheur, dites-vous ?

— Hélas !

— Quel est donc ce malheur ?

— Votre petit garçon... commença la femme.

Mme Clavière pâlit et ses traits se décomposèrent. Elle saisit violemment le bras de son interlocutrice, et d'une voix vibrante, les yeux démesurément ouverts :

— Mon Dieu, exclama-t-elle, qu'est-il arrivé à mon enfant ?

La femme voulut répondre, sa voix s'étouffa dans un sanglot.

Alors un homme, sa casquette à la main, s'avança et dit :

— Des malfaiteurs sont entrés dans votre jardin et ont volé votre petit.

La pauvre mère poussa un cri rauque et chancela comme si elle avait reçu un coup de marteau sur la tête.

Pinguet n'eut que le temps de se précipiter pour la recevoir dans ses bras.

Mais presque aussitôt elle se redressa forte, énergique, le regard flamboyant.

La porte venait de s'ouvrir. Mme Durand pâle, tout en larmes, se soutenant à peine, était sur le seuil.

Mme Clavière se tourna vers les paysans, agita sa main en signe d'adieu et marcha vers sa maison d'un pas rapide, suivie de sa vieille servante. Dans le salon, Louise tomba à ses genoux en sanglotant.

— On m'a pris mon enfant, dit-elle d'une voix sourde ; Louise, est-ce que vous êtes coupable ?

— Oh ! non, madame, je vous le jure !

— Alors vous n'avez pas à être à mes genoux, relevez-vous et dites-moi comment des misérables ont pu, sous vos yeux, s'emparer de mon enfant.